

LA PETITE SIRENE ET MOI

Séverine Andreu

Tout le monde connaît *La petite Sirène*, conte merveilleux tiré de l'œuvre du grand conteur danois Hans Christian Andersen. Cette histoire, je vais vous la dire en quelques mots...

La Petite Sirène vit sous la mer auprès de la reine et du roi, ses parents, de sa grand-mère et de ses cinq sœurs. Lorsqu'une sirène atteint l'âge de quinze ans, elle est autorisée à nager jusqu'à la surface de l'eau afin de découvrir le monde des hommes. La Petite Sirène, qui attend patiemment son tour puisqu'elle est la plus jeune, est fascinée, tant par les récits de sa grand-mère qui a beaucoup voyagé, que par ceux de ses sœurs plus âgées. Lorsqu'enfin une grande fête est donnée à l'occasion de son anniversaire, après le bal la Petite Sirène se rend à son tour à la surface de la mer où elle aperçoit un navire sur lequel on célèbre justement les seize ans d'un jeune prince ! Une tempête se déclenche, le navire est détruit et le Prince risque de se noyer. La Petite Sirène le sauve en le ramenant, inconscient, au rivage. Mais une jeune femme surgit et la Sirène, gênée par sa queue de poisson, ne peut se montrer sur la plage. Le prince, à son réveil, aperçoit la jeune femme, et pense bien entendu que c'est elle qui l'a sauvé. Alors la Petite Sirène, la mort dans l'âme, rentre chez elle. Au bout de quelque temps, passé à faire semblant de jouer avec ses sœurs, elle se décide à parler avec sa grand-mère, qui peut-être saura lui venir en aide : elle veut des jambes pour séduire le prince, dont elle est tombée amoureuse. Au passage, sa grand-mère lui apprend que les hommes vivent bien moins longtemps que les sirènes, mais qu'ils ont une âme éternelle. « Oh, grand-mère ! Comme j'aimerais, moi aussi, avoir une âme ! » lui répond la Sirène, enthousiaste... Mais au préalable, pour une sirène il est une condition : que son prince l'épouse.

Sur le conseil de sa grand-mère, la Petite Sirène va rendre visite à la sorcière, vieille sirène à un seul œil qui lui remet une potion qui fera d'elle une femme dotée d'une belle paire de jambes... Cette transaction a, bien entendu, un coût, et la sorcière décide de priver la Sirène de sa jolie voix en lui coupant la langue ! Bientôt, la Sirène se transforme en femme mais une douleur horrible accompagne chacun de ses pas, comme si de petits débris de paille bien sèche venaient déchirer la plante de ses pieds... La Sirène sait aussi que si son prince ne l'aime pas assez et qu'il épouse une autre femme, à l'aube elle mourra et, comme toutes les autres sirènes, deviendra écume sur la mer.

Un matin, le prince découvre la Sirène qui dort près d'un lac, non loin de son château. Bouleversé par sa beauté autant que par son dénuement, il décide de la « recueillir » et la surnomme son « enfant trouvée ». Il s'attache à elle et fait d'elle son inséparable amie, sa sœur, peut-être plus... Ne pouvant plus ni parler ni chanter, la Sirène se met à danser, pour charmer le prince et sa cour. Mais le prince dit toujours qu'il épousera celle qui l'a sauvé le soir du naufrage, le soir de ses seize ans. La Sirène muette ne peut lui expliquer ce qui s'est vraiment passé, et commence à craindre que son vœu de mariage avec le prince ne soit pas exaucé. Un jour vient où les parents du prince annoncent à leur fils qu'il épousera bientôt la fille d'un roi du voisinage... La Petite Sirène voudrait bien que son prince la choisisse, et qu'il ne tienne pas compte du choix de ses parents... Mais ce n'est pas si simple, et un jeune prince se doit d'être obéissant. Lorsque le jour des noces, ce dernier réalise que la fille du roi n'est autre que la jeune femme dont il avait aperçu le joli visage, en revenant à lui le lendemain du naufrage, il en tombe immédiatement amoureux et se réjouit de son mariage futur.

La Petite Sirène, brutalement abandonnée, a le cœur brisé et se prépare à mourir, mais ses sœurs, contre toute attente, viennent à elle avec un couteau magique, échangé chez la sorcière contre leur chevelure. Si la Petite Sirène frappe le prince avec ce couteau, elle sera de nouveau sirène et pourra reprendre ses jeux et sa vie sous la mer. Mais elle ne

parvient pas à tuer le prince, son bras retombe sans force et l'arme lui glisse des mains... Elle se jette à la mer et son corps se désagrège, comme l'écume à la crête des vagues.

Pourtant, la Petite Sirène ne meurt pas, et elle devient une « fille de l'air », petit être ailé, invisible pour les humains. Une troupe de nouvelles petites sœurs vient lui proposer de travailler avec elles, pendant au moins trois cents ans ! pour répandre le bien sur terre et veiller sur les hommes... Ainsi, la Petite Sirène, qui a tant souffert, gagnera une âme éternelle.

Voilà pour le conte.

La Petite Sirène, que je connaissais depuis l'enfance, est revenue dans ma vie à la suite d'un grand chagrin. A ce moment, j'ai éprouvé le besoin de me remémorer son histoire, comme si ce qu'elle avait vécu dans son périple imaginaire n'était que le reflet métaphorique de ma propre expérience. En quelque sorte, j'étais la Petite Sirène, et grâce à elle et à son auteur, j'avais le sentiment de trouver une consolation, voire une issue à mon malheur.

Il y a quelques années, à l'occasion d'un séminaire de sophia-analyse, nous avons travaillé sur un très beau film, « la Leçon de Tango », de Sally Potter. Ce film avait pour particularité de relater sa conception-même... En effet, la réalisatrice se mettant elle-même en scène, racontait comment son film, à la suite d'une rencontre amoureuse, changeait totalement d'orientation. D'une fiction violente se déroulant au Château de Versailles, elle passait au récit en images de sa rencontre avec un danseur de tango, et de l'évolution de leur relation au long des jours et du temps. A la manière de Sally Potter, au fur et à mesure quelque chose a basculé qui m'a permis de comprendre que ce que je percevais d'essentiel pour moi dans l'histoire de la Petite Sirène n'était pas ce que j'y voyais à l'origine. J'ai réalisé mon identification à ce personnage. J'idéalisais la Sirène qui semblait s'offrir la possibilité de survivre à la perte de l'objet aimé, dans le destin d'un être qui, au bout du compte, renonce à sa sexualité et à sa féminité.

N'osant pas tout à fait parler de moi-même, je voulais utiliser la Petite Sirène pour illustrer la difficulté qu'il y a parfois à devenir femme, et pour donner du crédit à mes idées, je voulais appuyer mes dires sur les écrits d'auteurs de la psychanalyse, et en particulier sur le livre de Juan-David Nasio, *L'Œdipe*. J'avais réussi à mettre en parallèle certaines scènes du conte avec cette approche... malgré une conclusion qui ne collait pas véritablement avec ce que l'on peut espérer vivre en tant que femme, suite à la traversée de l'Œdipe... Mais si Hervé Etienne, afin d'introduire au mieux mon travail dans le programme du séminaire, ne m'avait pas invitée à « explorer la dimension féminine dans *La Petite Sirène* sous l'angle de l'envie, de l'avidité et de l'orgueil », j'aurais intégré personnellement cette histoire comme un destin. Hervé jouait là le rôle très puissant du tiers séparateur, m'obligeant ainsi à essayer de comprendre ce que mon intense identification au personnage me révélait de ma capacité à élaborer mon expérience personnelle : quelle identité blessée désespérément agrippée à la Mère se cachait derrière une identification quasi-toxique...

Andersen nous dépeint une sirène aussi blanche qu'une colombe... Si nous écoutons le conteur à la façon des enfants, c'est-à-dire un peu comme une parole d'évangile, il réussit à nous faire croire que si elle est née sirène, sa petite héroïne n'a rien de commun avec les êtres qui constituent sa famille, et qui sont tous, intrinsèquement, des prédateurs ! La mythologie nous dit que les sirènes chantent pour séduire les hommes afin de les précipiter dans la mer puis de les manger. Bref, les sirènes ne sont pas des anges, et notre Petite Sirène, qu'Andersen cherche pour nous à écarter du modèle, ne fait pas plus que ses sœurs l'économie de sa haine... Mais Andersen écrivait probablement ses contes comme on se console, et dans cette démarche il ne pouvait mettre en scène la violence, la colère et la haine dans ses histoires, que si elles étaient exclusivement portées par « l'ennemi » ; devant lequel ses petits personnages, souvent des enfants, étaient d'héroïques victimes, innocents.

J'ai longtemps été dupe de l'innocence de la Petite Sirène, et j'aurais pu m'accorder définitivement à cette perception du conte, si mes années de formation en psychanalyse et en sophia-analyse ne m'avaient appris, d'une part, à reconnaître l'existence et la force de

l'inconscient et d'autre part, à tenir compte de la présence en nous d'une haine « refoulée » qui détermine nos actes, avec d'autant plus d'efficacité qu'elle est plus honteusement enfouie, verrouillée.

Evidemment, il faut entendre mon travail sur la Petite Sirène comme sous-tendu par mon identification au personnage... Cette identification à une figure de rêve m'a permis, un temps, de donner un sens à ma vie et de m'y accrocher, tandis qu'elle me protégeait d'une réalité que je jugeais cruelle. Le fait de ne plus l'appréhender comme victime m'a donné l'occasion de contacter ma vérité personnelle, dans la pénible confrontation avec les différents « poisons » qui gâchent mon existence. Voyant la part active de la Sirène dans sa souffrance (elle aussi ingurgite un poison donnant naissance à toutes ses douleurs : la potion magique de la sorcière), je deviens capable de percevoir la souffrance que dans la vie je me propose à moi-même... Ainsi je me détache d'une identification qui, malgré les apparences, n'autorise pas la transformation.

Andersen invite donc ses lecteurs à pleurer avec lui sur le sort de sa pauvre Petite Sirène, dont il ne veut à aucun prix assombrir le charmant portrait. Mais s'il est vrai que la destinée ne fait pas de cadeau à la Petite Sirène, on peut dire en revanche que cette dernière n'est jamais passive et qu'à partir du moment où ses parents l'autorisent à nager jusqu'à la surface de l'eau, elle se met à suivre un chemin inédit dont elle franchit librement toutes les étapes. Elle agit et va souvent au-devant de situations douloureuses, ce qui la différencie d'une victime innocente qui se voit contre son gré l'objet de préjudices. J'ai longtemps considéré la Petite Sirène comme un personnage dont la trajectoire était inspirée par l'amour, amour pour son Prince qui est à la fois le sens et l'histoire de sa vie. Retournant les cartes de mon jeu, je devine ce qui n'est pas dit dans le conte : que derrière l'amour de la Sirène pour le Prince, il y a la haine portée à la Princesse...

Vu le temps qui m'est imparti pour vous présenter ce travail, je vais me concentrer sur deux scènes où envie, avidité et orgueil apparaissent dans l'histoire de la Sirène : la scène qui déclenche en elle le besoin de gagner l'amour du Prince, et la scène finale, où à la suite des noces du Prince et de la Princesse, elle choisit de se jeter à la mer.

Après le naufrage, la Sirène dépose le corps du prince inanimé sur la plage. Rapidement obligée de se cacher à cause de sa queue de poisson, elle voit surgir une jeune femme que le prince, sitôt réveillé, va considérer comme celle qui l'a sauvé de la noyade.

Obnubilée par le désir de faire du parcours de la Sirène un exemple à suivre, j'avais vu dans cette scène le moment de l'Œdipe où, selon Nasio, la petite fille a la « vision du corps nu masculin doté du pénis » ... Concrètement, la Sirène avait pour la première fois affaire à un corps d'homme et le voyant, voulait avoir le même ! J'y voyais, sur le modèle de la petite fille œdipienne chez Nasio, l'aiguillon-même du désir de la Sirène pour le prince. Pendant de longs mois, je n'ai pas vu que dès cette minute, la rivale de la Sirène – une vraie femme ! – apparaissait. Que cette rivale avait pour séduire le prince les jambes que la Sirène n'avait pas... Que la jalousie naissait alors, plus dévorante que l'amour. A l'évidence, le naturel de la Sirène – c'est-à-dire sa queue de poisson – ne lui permet pas d'épouser le prince, mais la perspective de le voir appartenir à une autre la met littéralement « hors d'elle ». Quand on est dans l'envie, on se jette hors de soi-même : l'autre a tout, et je n'ai rien. Alors il faut avidement trouver les moyens de remplir ce vide, et plus rien n'existe alors que précisément, ce qui nous manque.

Sitôt rentrée chez elle, la Sirène se détourne de sa famille... Recommandée à la Sirène par sa grand-mère, la sorcière fait son entrée dans l'histoire, et figure, aux côtés de la grand-mère qui a tout de la « mère idéalisée », la « mère terrifiante » dont nous parle si souvent dans ses ouvrages Melanie Klein. Voici qu'en face de la Sirène en proie à l'envie et à la jalousie se dresse, monstrueuse, la Grande Mère Archaïque, dévorante, possessive, avec laquelle il faudra bien négocier pour obtenir ce que l'on désire... La guerre est déclarée. Dans la grotte du fond des mers (ventre du ventre s'il en est !) une scène effrayante va se dérouler, conséquence de l'avidité de la Sirène. Celle-ci n'a aucune intention de renoncer à ce désir fou, d'obtenir le prince ; aux prises avec la jalousie rien ne peut l'arrêter sur la route de ses prétentions. C'est une autre femme qui l'empêche d'accéder

à l'objet de son désir, tous les autres personnages féminins – et ils sont nombreux dans le conte ! – deviennent alors ennemis... Dans cette scène, la haine culmine contre le féminin. Or une femme qui agresse le féminin en passe forcément par la destruction de sa propre féminité... Andersen fait de ce moment celui du premier sacrifice de la Sirène pour l'amour du Prince. Courageusement, glorieusement, elle est décrite comme victime innocente d'un sinistre bourreau, la sorcière.

La psychanalyse et la Sophia-analyse m'ont appris à mettre en lumière la haine qui vit dans l'ombre de nos actes quand on en rejette, le plus souvent, la responsabilité. Ici, la haine de la Sirène à l'encontre de la femme qu'elle envie (elle a des jambes et peut faire des enfants) et jalouse (elle peut lui prendre l'homme qu'elle aime...) se retourne contre elle à la façon d'un boomerang. Et ce dont la sorcière va la priver, ce sera justement de la plus belle preuve que jusque là elle ait pu montrer de sa séduction, de sa potentielle grâce féminine : son chant. Rongée par l'envie, la Petite Sirène avide se laisse submerger par la haine et fait naître devant elle le monstre, la « mère négative intériorisée » qui dans son histoire, surgit sous les traits de la sorcière. Par cette langue coupée, la Sirène perd sa capacité de chanter mais aussi de parler, c'est-à-dire, tous les moyens qu'elle avait pour quitter la Mère – représentée ici par l'océan même – Plus de féminité, même plus de langage... La Sirène pourra bien nager jusqu'aux rivages terrestres, secrètement elle est enchaînée aux parois de la grotte maritime...

La Sirène appartient à la mer (Mère). En grandissant, on pourrait dire qu'elle souhaite s'émanciper, et le désir amoureux est un moteur pour le faire. Or, après avoir cherché, avec courage et détermination, puis trouvé les moyens de son désir, une fois changée en femme voici qu'elle ne donne plus de prix à sa fantastique transformation ! Dans son combat pour obtenir le prince, la Sirène est vaincue. Andersen s'évertue à ne nous proposer qu'une Sirène victime d'un malentendu : le prince ne sait pas que c'est elle qui l'a sauvé du naufrage... Et si l'auteur, à différentes reprises, parle de la princesse, c'est pour nommer sa beauté et les quelques événements qui la mettent en scène. Jamais il ne veut laisser entendre à son lecteur que le cœur de la Sirène pourrait aussi être habité par l'envie et la jalousie !

Ce qui fait triompher la haine en nous, c'est la fidélité sans faille que nous portons à notre identité blessée. Nos désirs inconscients seront alors tournés, non pas vers une réparation dans le réel, mais plutôt vers la recherche d'une confirmation, au quotidien, de cette blessure.

C'est en abordant la fin de l'histoire que j'ai résolu, tout récemment, de lui donner une autre conclusion. Ayant vécu jusque là le personnage de la Sirène comme un modèle à suivre, il ne m'était pas venu à l'idée, et cela constituait une preuve de ma soumission au texte et au personnage, il ne m'était pas venu à l'idée de manipuler ainsi le conte à des fins personnelles. Mais son dernier plongeon dans l'océan ne me convenait pas. J'avais beau tourner et retourner la situation en tous sens, ce saut dans le vide, même s'il permettait à la Sirène d'entrer au Paradis, ne collait pas avec l'idée que je me faisais, inspirée par l'ouvrage de Nasio, de la réponse que la petite fille donne à son père, dans l'œdipe, quand il lui refuse la place d'épouse !

Suivant symboliquement cet exemple, je partais me noyer dans le sillage de la Sirène... Il fallait en sortir ; et pour cela, reprendre la scène à son commencement : les jeux sont faits (c'est-à-dire que les noces du prince et de la princesse ont été célébrées) et la Sirène constate amèrement sa défaite. Là, ses sœurs marines lui proposent de tuer le prince afin qu'elle puisse récupérer sa queue de poisson... Puisque le combat amoureux que la Sirène livre sur terre est perdu, autant se sauver et retrouver la vie d'autrefois... mais devant le prince endormi elle lâche le poignard ; elle ne peut pas le tuer, et j'avais dans un premier temps interprété ce moment comme l'image du pardon, et de l'amour enfin vécu, non plus comme possession mais comme don... J'avais encore oublié la présence, sur la couche nuptiale, de l'épouse aux cheveux noirs, qui n'aurait probablement pas été épargnée si les Sirènes avaient ordonné de la tuer, elle ! La Petite Sirène ne tue pas le prince ; elle ne retrouvera donc jamais sa vie d'autrefois. Alors à ce moment, que lui reste-t-il ? Dans l'histoire, il ne lui reste que la possibilité de se jeter dans la mer, et devenir écume, puisque

la loi des sirènes prétend que son sort est déjà réglé. Mais cette loi, d'où vient-elle, sinon d'une voix particulière de son orgueil ? Comment, en effet, résister à l'humiliation d'un échec ? Peut-être en finir avec la vie, et se faire l'illusion de croire que l'on sera au moins regrettée.

La Sirène avait une autre alternative, je l'ai réalisé récemment. Elle pouvait rester sur le bateau, et tâcher au moins de conserver son corps, sa peau de femme ! Peut-être ce corps devenu humain aurait-il pu créer un obstacle à la mort immédiate et magique annoncée par les sirènes... Que se serait-il passé si elle était restée sur le bateau, si elle s'était accrochée à sa peau de femme, si elle avait pris la liberté de ne pas obéir à la loi maternelle lui proposant, par la mort, le retour au bercail ? Elle aurait peut-être bien pu vivre, enfin libérée de ses archaïques appartenances... Elle aurait choisi le monde terrestre et ses nouveaux amis, elle aurait choisi la danse... Et peut-être alors les effets de la potion auraient-ils fini par s'envoler, et petit à petit elle aurait retrouvé sa voix, et des pieds moins douloureux, plus ancrés dans le sol de sa nouvelle identité. Un autre homme se serait présenté, etc. Elle aurait ainsi traversé l'Œdipe. Mais le masochisme de la Sirène se révèle triomphant. Pour se donner le sentiment d'exister, il faut jusqu'au bout se faire violence... J'aime bien ce que dit Didier Anzieu dans son livre *Le Moi-Peau* : qu'une « peau de souffrance », c'est au moins une peau ! Par exemple, le bébé qui dans les premiers moments de sa vie, a vécu avec sa mère autant de grandes satisfactions que d'intenses frustrations, a un vécu traumatique. La seule relation que par la suite il soit en mesure d'instaurer dans l'intime, est une relation qui trouve son plaisir dans la douleur.

Pour moi, dès l'origine, la Sirène n'est pas conforme aux attentes de ses parents. Elle est volontaire, aventurière, son désir de rejoindre la Terre ressemble plus à celui d'un garçon prêt à risquer les horizons lointains, qu'à celui d'une jeune Sirène éduquée à ne rien faire d'autre que jouer dans les algues ! Et ses parents ne veulent pas voir partir leur fille ! Ou alors elle sera punie... La vérité, c'est qu'à la toute fin de l'histoire, elle choisit de se punir elle-même, en ne gardant rien de bon du parcours qui a été effectué, et ainsi, elle confirme son identité blessée. En affirmant sa nouvelle peau, son nouveau corps de femme, que risquait-elle, sinon précisément la cicatrisation définitive de cette blessure à partir de laquelle elle avait mené toute sa vie...

Ma perception du conte de la Petite Sirène est extrêmement dense, et dépasse de loin les limites de cet exposé. Ce dont je voulais vous faire part aujourd'hui, c'est de l'extraordinaire aventure intérieure qu'il représenta pour moi cette année, avec, dans un premier temps, l'intuition que ce conte allait m'aider à faire un deuil ; dans un deuxième temps, une identification très forte au personnage, dont l'histoire imaginaire se superposait à ma vie réelle, au point de penser que la Sirène était un guide sur le chemin de ma vie ; dans un troisième temps, enfin, la prise de conscience de la nécessité d'un détachement de ce personnage et de son histoire, afin de retrouver ma vie propre, libre et autonome.

Si le parcours de la Sirène ressemble à l'œdipe et donne l'impression de conduire au véritable amour, en réalité il est celui d'une petite fille qui ne veut pas lâcher ses blessures, et qui choisit le suicide plutôt que la vie, quand elle réalise que son rêve n'est pas atteint. Au long de mon idylle avec la Sirène, j'avais un peu perdu de vue ce qu'elle était, au fond... Souvenons-nous de l'épisode de l'Odyssée où Ulysse rencontre les Sirènes. Sur son navire, avant de les affronter, Ulysse se prépare : il veut entendre leur chant, réputé, en ces temps anciens, contenir des paroles de sagesse, et il veut l'entendre même s'il sait qu'il peut lui en coûter la vie. Alors il demande à ses matelots de l'attacher solidement au mât, tandis que ces derniers rameront, les oreilles bouchées par de la cire.

J'ai commencé à me séparer de la Sirène et de sa merveilleuse identité blessée quand j'ai réalisé l'évidence : il y avait séduction de sa part, sur moi qui suis une femme (donc, objet d'envie), et ce petit être imaginaire qui me susurrerait son histoire à l'oreille, contrairement à ce que j'ai longtemps cru, ne me voulait pas que du bien.

C'est après l'épisode du poignard que je me suis décidée à la quitter. Jusque là, mon corps et le sien semblaient ne faire qu'un, comme deux images en superposition... Je me détachais d'elle, comme une fille s'arrache du corps de sa mère. Et tandis que la Sirène partait se précipiter dans la mer et, perverse, m'appelait pour que je la suive, je décidais

comme Ulysse de m'attacher imaginativement au mât... D'abord de façon paranoïaque, mais affrontant tout de même la peur de mourir sans céder à la panique, j'avais le courage de rester. Mais en même temps, je ne peux pas ne pas reconnaître à la Sirène et à son docte chant, cette possibilité offerte de découvrir en elle la haine agissante et destructrice, avant de me permettre de la déceler aussi en moi-même, comme cause de nombre de mes chagrins.

Dorénavant il m'est possible, les deux jambes et les deux pieds bien plantés sur le pont du navire, de défaire mes liens, de respirer l'air et la liberté et de regarder doucement s'éloigner la Sirène, comme une petite sœur fascinante et malade, qui a transmis son message et que l'on doit enfin laisser mourir, dans la paix.

Bibliographie

Juan-David Nasio, *L'Oedipe*, Payot, 2005
Melanie Klein, *L'amour et la haine*, Payot, 2001
Mélanie Klein, *Envie et gratitude*, Gallimard, 1978
Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, 1995
Elie Wiesel, *Un désir fou de danser*, Points-Seuil, 2006